

Livres

André Lavoie and Michel Coulombe

Volume 19, Number 4, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33728ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. & Coulombe, M. (2001). Review of [Livres]. *Ciné-Bulles*, 19(4), 66–67.

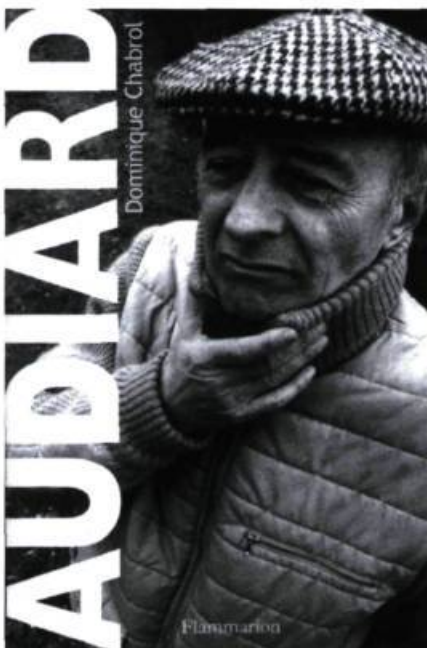
CE SACRÉ DIABLE D'AUDIARD

—
par André Lavoie

— CHABROL, Dominique, **Michel Audiard «C'est du brutal»**, Paris, Éditions Flammarion, 2001, 314 p.

Si comme pour trop de scénaristes son nom n'évoque à peu près rien, en revanche la liste impressionnante de ses contributions provoque tour à tour l'étonnement, l'admiration, même un mépris à peine voilé. Des **Tontons flingueurs** de Georges Lautner à **Mortelle randonnée** de Claude Miller, sans compter les **Grandes Familles** de Denys de la Patellière, **L'Animal** de Claude Zidi et **Pile ou Face** de Robert Enrico, c'est tout un pan du cinéma français, des années 1950 jusqu'au milieu des années 1980, qu'a scénarisé, dialogué ou réalisé Michel Audiard. En tout, 120 films qui ont bénéficié de la patte de ce grand escogriffe, pour reprendre le titre d'un film de Claude Pinoteau, scénario et dialogues d'Audiard, bien sûr.

Celui qui s'est rapidement prétendu «orfèvre en imbécillité», un homme avide d'argent et de succès, dépensier, brouillon, paresseux malgré les apparences, aimait aussi adopter des positions de droite pour se mettre volontairement à dos la gauche, la critique et les cinéastes de la Nouvelle Vague, parmi d'autres («Qu'est-ce que j'en ai à foutre moi des sans-papiers. Ils ont qu'à avoir des papiers!»). Ce personnage antipathique mais fascinant, le journaliste Dominique Chabrol tente de le cerner dans cette biographie intéressante mais surtout incomplète, où l'entourage (notamment sa famille, dont son fils Jacques, réalisateur) semble avoir été peu sollicité, à peine pour faire le plein d'anecdotes. L'auteur se base d'abord et avant tout sur un long entretien avant sa mort, le 27 juillet 1985, mais néglige ceux qui l'ont connu: Jean-Paul Belmondo, Philippe de Broca, Annie Girardot, Lino Ventura, Édouard Molinaro, etc.



Audiard fascine, car il incarne à lui seul une France pas très progressiste, embourbée dans ses contradictions, toujours prête à donner des leçons mais incapable de suivre ses beaux principes. L'homme était semblable, de son enfance modeste dans le XIV^e arrondissement de Paris dans les années 1920 au scénariste à succès qui accumulait les bagnoles de luxe; du modeste coursier à vélo à l'anti-gaulliste; du *drop-out* passionné de lecture («Je dévorais tout. Les livres que je ne pouvais pas me payer, je les volais.») à l'ami des stars (Jean Gabin, Jean-Paul Belmondo), qui ficelle pour eux les plus grands triomphes commerciaux du cinéma français, quitte à ne pas donner dans la dentelle...

Sa manière est reconnaissable et le principal intéressé admet que son talent à concocter des dialogues qui font mouche et des répliques assassines lui vient de la meilleur école qui soit: celle de la rue et du zinc des bistros. À l'écoute de ce petit peuple de Paris, il lui servira une langue qu'il comprend et dans laquelle il se reconnaît: c'est d'ailleurs là l'un des principaux reproches formulés à son égard, une étiquette qui lui colle à la peau même lorsqu'il signe des films aussi importants que **Garde à vue** de Claude Miller, **Un singe en hiver** d'Henri Verneuil ou **Mort d'un pourri** de Georges Lautner. Pour Henri Chapier de la revue

Combat, c'est sans appel... et sans espoir: «Vous flattez chez le Français moyen ce qu'il y a de plus détestable: l'art de moquer ce qu'il ne comprend pas, et celui de haïr ce qui le dépasse...»

Venu au cinéma quasiment par hasard, c'est par le journalisme d'abord (en 1946, il fabriquait, de Paris, de faux reportages sur la Chine!) et ensuite la critique («Quand j'étais critique de cinéma, je n'allais jamais voir les films pour ne pas me laisser influencer.») qu'il deviendra vite un dialoguiste et un scénariste courtisé à défaut d'être louangé. Il trouvera d'abord en Jean Gabin son *alter ego* (plus de 15 films ensemble), les deux Parisiens au passé similaire, une formule payante qu'il reprendra avec Belmondo ou, avec moins de succès mais avec plus de respect et d'amitié, Jean Carmet et Michel Serrault.

Hué à Cannes mais faisant presque toujours sonner les tiroirs-caisses, le nom de Michel Audiard, placé souvent en haut de l'affiche à égalité avec les «autres» stars du film, deviendra synonyme d'efficacité tout autant que de routine, étant porté très souvent aux mots d'auteur lourds et expert dans les comédies pétaradantes pas toujours subtiles.

Comme bon nombre de ses collègues, las de refileur ses bonnes idées aux autres, il passera à la réalisation, avec un bonheur inégal, surtout reconnu pour mettre en images des films aux titres interminables: **Faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages**, **Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas... mais elle cause**, **Comment réussir dans la vie quand on est con et pleurnichard**.

Pour la réussite, Audiard connaît très bien la chanson, laissant derrière lui une œuvre pleine de facilités, certes, mais aussi de grands éclats de rire et de frissons dans le dos (il affectionnait les polars). Par contre, même s'il pouvait s'avérer dépressif et torturé, obsédé à l'idée d'adapter à l'écran **Voyage au bout de la nuit** de Louis-Ferdinand Céline, ce qu'il ne fera jamais, il restera fidèle jusqu'au bout à son impertinence légendaire: «Une cuillerée pour le public, une cuillerée pour moi. Si tout le monde est content, tant mieux. Sinon tant pis. Je ferai quand même comme ça.» ■

LE PROCÈS DELON

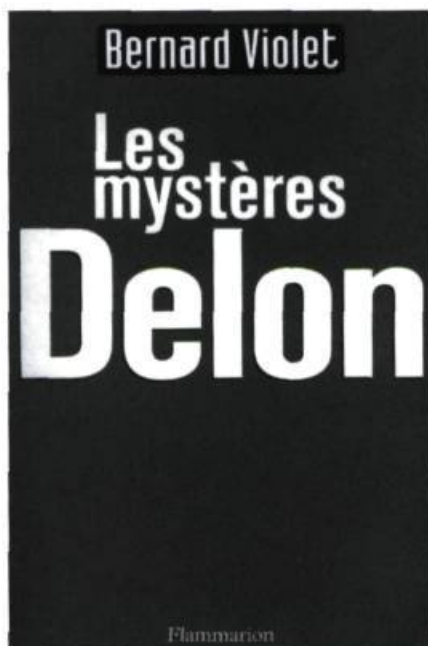
par Michel Coulombe

— VIOLET, Bernard, *Les mystères Delon*, Paris, Éditions Flammarion, 2000, 562 p.

Cette biographie d'Alain Delon était déjà très connue bien avant de paraître. Pas qu'elle soit la première, non. Auparavant, le célèbre acteur français avait fait pilonner une biographie du téméraire Jean-Claude Zana, réclâmé et obtenu 200 000 francs de l'imprudent Philippe Barbier et tenu la plume de Henri Rode, un fan probablement inconscient qui souhaitait lui rendre hommage. Dans un bel esprit de continuité, l'ancienne gloire du cinéma hexagonal a tenté, par tous les moyens, de faire interdire la publication du livre de Violet, vraisemblablement inquiet de ce que pouvait écrire à son sujet un journaliste qui a notamment publié *Services secrets* sous François Mitterand et *Le Dossier Papon*. Il n'y est pas parvenu.

Delon l'acteur est au centre de ce livre. Comme il se doit, on y suit, film après film (sa filmographie en compte près de 80), l'impressionnante carrière de ce garçon boucher qui, tout juste revenu d'Indochine, monte à Paris et fait sa place dans le monde du cinéma. Ses collaborations avec René Clément (*Plein soleil*), Michelangelo Antonioni (*l'Éclipse*) et Luchino Visconti (*Rocco et ses frères*) font vite du jeune et très beau comédien une vedette. Ses amours contribuent également à sa gloire puisqu'il est successivement le fiancé de Romy Schneider, le mari de Nathalie Delon (premier de trois mariages) et le compagnon de Mireille Darc. Romy Schneider disait de lui : «Alain est un jeune chien. Il restera un jeune chien. Toujours à chercher et autodestructeur.» Louis Malle, plus sévère, le décrit comme «le plus désagréable acteur que je connaisse». N'empêche, malgré un caractère difficile et des échecs répétés, Delon, acteur, producteur et réalisateur, tourne beaucoup, tour à tour truant, espion, flic, juge d'instruction, ministre, pilote d'avion et chirurgien.

Journaliste plus que biographe, Violet ne s'intéresse toutefois pas qu'à l'activité des plateaux de cinéma. Il examine de près les relations douteuses et les affaires florissantes de Delon. Il s'en dégage un



portrait dévastateur. Pas que le biographe apporte de nouveaux éléments au dossier. Le simple inventaire des écarts de comportement de Delon suffit largement à le discréditer. Qu'on en juge. L'homme de cinéma, comme il aime se définir, a ses entrées aussi bien chez la pègre marseillaise que dans l'entourage du leader d'extrême droite Jean-Marie Le Pen. Il fréquente également le général russe Alexandre Lebed. Homme d'affaires prospère, il fraie dans le milieu, souvent glauque, des combats de boxe, des courses de chevaux et des casinos. Ses idées tranchent avec le discours social-démocrate de bon nombre d'artistes. N'affirme-t-il pas : «je suis fasciste si vous voulez, tant pis», ce qui, somme toute, étonne peu de la part d'un homme qui soutient la peine de mort et collectionne les armes à feu.

Violet prend un plaisir évident à fouiller l'affaire Marlovic, du nom de ce Yougoslave de l'entourage de Delon qu'on a retrouvé, une balle dans la tête, en 1968. L'affaire, qui donne lieu aux hypothèses les plus délirantes, égratignant au passage l'épouse du président de la République, M^{me} Pompidou, se solde par un non-lieu. Violet n'y apporte aucun élément nouveau (comme il n'élucide pas cette question fondamentale : qu'en est-il de la rivalité réelle ou présumée Delon-Belmondo?) et s'égaré, ici et là, dans le dédale des informations. Tout de même, il en profite pour braquer les projecteurs sur les zones d'ombre du mystérieux

Delon qui, en bout de piste, n'apparaît ni très net ni très sympathique.

Comment pourrait-on aimer cet homme aigri qui voue sa profession entière aux gémonies? Qui serait tenté de venir à la défense de ce père procédurier qui poursuit son fils, Anthony, et refuse de reconnaître la paternité d'Ari Boulogne, qui le lui rend bien en publiant *l'Amour n'oublie jamais*? Comment croire aux qualités de cœur de ce fils rancunier qui refuse de parler à sa mère pendant des années? Delon apparaît chez Violet comme un homme aigri, abandonné par le succès, qui tempête pour éviter l'oubli, apostrophant tous ceux qui se trouvent à sa portée. «Ce métier est encombré par les inutiles, les incapables, les incompetents, les improductifs, les imbéciles», tonne-t-il.

S'il se montre parfois attentionné à l'égard de ses partenaires féminines, il n'est pas rare que l'interprète du *Samouraï* rende la vie impossible aux réalisateurs ou aux acteurs qui ne lui plaisent pas. Pire encore, malsain, il lui arrive aussi de s'amuser à sa façon, par exemple en lançant son chien sur une cantinière quinquagénaire. Le plaisir consisterait à ne stopper l'élan de la bête qu'au tout dernier moment... On comprend aisément que Delon soit devenu l'une des têtes de Turc du *Canard enchaîné* et des *Guignols de l'Info*, qui tournent en dérision son ego monstrueux et se moquent de sa façon de parler de lui à la troisième personne. Monsieur Delon, comme il souhaite que les techniciens l'appellent sur les plateaux, n'a pas inventé l'humilité.

Violet se félicite des nombreux témoignages qu'il a réunis. Manquent tout de même à l'appel les plus célèbres partenaires de Delon, Moreau, Deneuve, Bardot, Belmondo, Brialy, Baye, Serrault, Luchini et les autres. En outre, plusieurs se sont confiés au biographe sous le couvert de l'anonymat, ce qui en dit long sur le tempérament irascible de l'interprète de *Un flic*, *Flic Story*, *Pour la peau d'un flic*, *Parole de flic*, *Il était une fois un flic* et *Ne réveillez pas un flic qui dort*. Tout aussi nombreux sont ceux qui alignent, prudents, les phrases vides. Ainsi, Raymond Danon, qui a coproduit 11 films avec Alain Delon, déclare-t-il, avec un bel enthousiasme : «Quel formidable acteur doublé d'un professionnel qui sait toujours faire face avec énergie et dynamisme.» Merci Raymond, merci beaucoup.

Le livre de Violet, que n'agrémentent évidemment aucune photo, est sorti, plus tôt cette année, en poche. Il faut souhaiter qu'on en aura profité pour corriger quelques-unes des fautes qui émaillent cette première édition. ■